

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 10,

RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN,

MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

Scilleton de la Revue Canadienne.

Nous sommes redevables à M. De Puibusque pour l'intéressante chronique qui suit. C'est un souvenir de voyage brillant de couleurs locales et offrant les péripéties les plus dramatiques. Nos lecteurs après avoir admiré le profond pénétrant de l'écrivain érudit dans l'histoire comparée des Littératures Espagnole et Française trouveront dans le charmant récit que nous leur offrons aujourd'hui, ce qu'on aime surtout dans un voyageur homme de lettres, un conteur aimable et spirituel.

ALGUARO

OU

LE TAILLEUR DE PIERRE

CHRONIQUE BÉARNAISE.

En sortant de la vallée d'Asson, mon cheval, poney d'équivoque origine, qui avait toute l'indépendance d'un navarin, ralentit peu à peu son allure; il avait décidé de sa propre autorité que je devais me mettre au pas d'une vieille mule dont le trot saccadé battait à mes oreilles comme le tacot d'un moulin; je ne m'en aperçus qu'en me trouvant côte à côte avec un ecclésiastique armé, en guise de cravache, d'un gros fouet de poste; ce rapprochement instantané donna lieu à un salut plein de courtoisie; nous échangeâmes les questions d'usage entre voyageurs qui se rencontrent en conversation, tour à tour entre-coupée de « salut », selon qu'il plaisait à nos montures d'aller vite ou doucement roula bientôt sur les beautés du pays que nous traversons.

Trente ans, une figure ouverte et spirituelle, une poitrine large, une tête couronnée d'une forêt de cheveux, un chapeau triangulaire, une soutane de serge noire, dont la double écharpe découvrait des bottes fortes éperonnées comme celles d'un gendarme; voilà en bloc le cavalier qui chevauchait près de moi.

Le hasard m'avait servi de merveille; ce n'était pas un cicerone qu'il m'avait donné; j'ai horreur de ces enseignes invariables, de ces moniteurs automate dont on ne peut tirer que des mots; mon jeûne ecclésiastique était un interprète à la fois érudit et intelligent; fier de pouvoir faire admirer sa terre natale à un étranger, il se plaisait à la traduire site par site, avec toute la poésie de son patriotisme montagnard.

L'imagination d'un Parisien qui n'a pas voyagé est sujette, on le sait, à d'étranges méprises; pour elle, la Suisse n'est que lacs et glaciers; les Alpes ne sont peuplées que d'ours et de chamois; et, si l'on faut bien qu'elle accorde un caractère moins sauvage aux Pyrénées pour faire place à tant d'établissements célèbres, elle ne rêve que bergeries éparées, que maisonnettes isolées; au lieu d'une chartreuse ou d'une Thébaïde, c'est une Arcadie dont les montagnes sont couvertes de neige et les vallées de petits moutons; mes exclamations trahirent plus d'une fois cette ignorance naïve et firent sourire mon compagnon de voyage; je ne pouvais m'accoutumer à l'idée qu'il y avait des villages et même des villes dans les gorges des Pyrénées; je m'étais mis en route la tête remplie de roches calcaires, de forêts de sapins, de cascades, d'avalanches, et quand j'aperçus un château à peu près semblable à ceux qui décorent l'ampithéâtre de la Loire ou l'embouchure de la Seine, je manifestai presque autant de dépit que de surprise.

« Un château ici ! à Coarasse ! sur le bord du grand Gave ! entre la vallée d'Asson et celle de Bétharram ! mais c'est incroyable ! m'écriai-je ?

« Pourquoi donc, répartit le curé, n'avez-vous pas vu les maisons de plaisance qui dominent le coté de Jurançon ? Les comtes de Foix, si longtemps souverains du Béarn, firent construire dans leurs états plus de châteaux que n'en possédaient les rois de France.

« Qu'ils en aient eus à Pau, à Orthez, à Mont-de-Marsan et dans toutes les positions centrales de leurs domaines, je n'en suis pas étonné; mais dans les gorges déchirées par les torrents, sur des bruyères arides ou des pics abruptes, que pouvaient-ils en faire ?

« C'étaient autant de citadelles qui les rendaient maîtres des défilés et qui tenaient leurs voisins en respect. Que voulez-vous ? les frontières sont les sentinelles des peuples; elles ne peuvent dormir que sous les armes. Boustou, Morlaas, Cadillac, Escure, Navailles, Mauvezin, Castel-Gelion, élevaient leurs tours crénelées au-dessus du pays comme les pointes de fer qui hérissaient la couronne des rois lombards.

« Mais toutes ces forteresses du moyen-âge n'existent plus ?

« Non, la guerre et le temps, sans cesse unis pour démolir, ont exercé sur elles leur action dévorante; plus d'une ruine même a péri; mais les traditions ne sont pas mortes, elles vivent avec nous ainsi qu'elles vivaient avec nos ancêtres, ainsi qu'elles vivront, je l'espère, avec nos neveux. Dieu merci, les hommes de nos contrées savent encore se souvenir, et c'est une

vertu, c'est une gloire peut-être dans un temps où l'ingratitude ne s'appelle même plus de Poubelle.

« Voici une bonne note pour vos Béarnais, Monsieur le curé, je vous promets de la consigner sur mon carnet de voyage; il faut honorer la religion des souvenirs, il lui reste si peu de fidèles croyants; mais, soyons justes, si la reconnaissance est rare, c'est qu'elle ne va guère à notre nature, elle exige trop d'abnégation, et notre égoïsme n'aime pas à sortir de chez lui; il trouve plus commode de tout y ramener; ce qui me paraît intolérable, par exemple, c'est qu'il soit des lieux où le présent ne veuille pas avoir eu de passé et se vante d'être né de père et mère inconnus; laissons-le donc, et parlons de notre château; est-il jeune ou vieux ? j'ai peine à mettre un âge sur sa figure.

« Coarasse, sa réalité, n'est ni vieux ni jeune; il y a environ trois siècles qu'il a été rebâti, et en perdant depuis cette époque la physionomie sévère d'une place forte, il a pris les formes élégantes d'une jolie villa; considérez cette pelouse si verte et si fine qui se déroule à ses pieds, et ces beaux massifs de feuillage qui lui servent de ceinture; voyez comme il se détache de la montagne dressée derrière lui, et comme le Gave vers lequel il se penche, cessant tout-à-coup d'être torrent pour devenir fleuve, s'incline et se tait en passant devant ses murs.

« Je conviens qu'il serait difficile de trouver une situation plus majestueuse et plus riante, c'est la grâce unie à la beauté; il ne manque ici que des souvenirs historiques.

« Que dites-vous ! l'histoire y parle aussi haut que la nature, la chronique même y a ses légendes. Henri IV, qu'une épidémie fit passer successivement dans les bras de huit nourrices; fut envoyé avec la dernière dans cette résidence; les montagnes qui vous entourent ont vu ses premiers jeux; les enfants de ce village furent ses premiers soldats; et peut-être, en est-il plus d'un qui, après avoir grandi avec lui, est mort à ses côtés dans les champs d'Ivry ou de Coutras.

« Henri IV, ... mais il est partout dans votre Béarn, son nom le remplit tout entier.

« C'est vrai, et nous en éprouvons un juste orgueil; il suffit de dire le Béarnais pour que tout le monde sache qu'il s'agit du bon roi.

« Assurément, vous ne sauriez avoir un plus glorieux homonyme; l'inscription que j'aperçois au-dessus de la porte du château consacrer sans doute sa mémoire ?

« Non, elle est antérieure à Henri, elle ne rappelle qu'un simple artisan, liiez et devinez : « LO QUE HA DE SER NO PUEDER FALTAR. »

« Qu'est-ce que cela signifie ?

« Ce qui doit être ne peut manquer d'être. Beaucoup de voyageurs ont copié cette sentence espagnole, et aucun peut-être ne l'a comprise.

« Elle n'a rien de neuf, ce me semble, c'est une pensée de fatalisme, le what is that ought to be des Anglais.

« Si tel en est le sens, comme je le crois, il reste à expliquer par quel hasard une telle pensée a pu être gravée en pareil lieu.

« C'est assez bizarre, en effet.

« Voulez-vous savoir la vérité, daignez vous reposer quelques instants à Bétharram; j'ai eu l'honneur de succéder dans cette paroisse à un vénérable arhevêque qui m'a légué divers manuscrits au nombre desquels figure l'histoire de l'inscription de Coarasse; je serai heureux de vous en donner connaissance.

J'acceptai avec empressement cette offre obligeante, et cinq minutes après, j'avais quitté mon capricieux poney pour m'installer au presbytère sur un fauteuil de chêne qui, grâce à la dureté de ma selle, me parut aussi doux que s'il eût été élastique. Le manuscrit oriental était aragonais, il avait été traduit en langue basque par l'ancien curé et son jeune successeur l'avait mis en français. Voici ce que je lus.

Henri d'Albret avait donné l'ordre de restaurer tous les châteaux du Béarn appartenant à sa maison et dont le délabrement accusait la négligence ou la pauvreté de ses prédécesseurs; c'était une dette de reconnaissance que ce prince s'était cru obligé d'acquiescer envers le pays. Prisonnier à Pavie, il serait mort dans les fers de Charles-Quint si ses sujets n'étaient venus à son secours; castels, manoirs, chaumières, tout avait voulu contribuer à sa rançon; en moins de dix jours on était parvenu à réunir plus de trente mille écus d'or, et l'illustre Jean Gassion avait été envoyé en Italie pour traiter de sa délivrance; mais les négociations avaient traîné en longueur, et l'adroit messager s'apercevant que l'empereur espagnol lui opposait les chicanes d'un clerc de bazouche, s'était vu forcé de jouer de ruse avec lui; les écus d'or destinés à la rançon avaient servi à gagner les gardes du prisonnier. Protégé par le complaisant sommeil d'un poste de lanquenets, le roi de Navarre put descendre à l'aide d'une échelle de corde de la tour où il était détenu avec le baron de d'Arnos et un fidèle serviteur nommé Francisque; l'obscurité de la nuit favorisait sa fuite.

Dans ce concours de dévouement si honorable pour la province, les habitants de Coarasse s'étaient trop distingués pour qu'il fût possible de les oublier. Le château, qui ne présentait

alors que l'affligeant aspect d'un amas de décombres, fut réparé avec une magnificence royale; d'habiles ouvriers, appelés de tous les environs, y travaillèrent sans relâche pendant deux ans.

On remarquait parmi eux un tailleur de pierre venu de l'Aragon qui jouait avec son ciseau sur le granit des Pyrénées comme un sculpteur toscan sur le marbre de Florence; Alguaro avait plus d'un talent; danseur et chanteur, il exécutait avec autant d'agilité la farandole catalane que le fandango basque, et sa mandoline savait toutes les tonalités de Castille; aussi, n'avait-il pas tardé à être en grand renom dans la vallée; les femmes qui lui devaient chaque dimanche l'occasion de faire admirer la souplesse de leur taille, la vivacité de leurs petits pieds et cette grâce inimitable qui semble un don du sol béarnais, n'avaient jamais assez d'éloges pour lui; c'était à leurs yeux ce que les Castillanes appellent le *matador* et les Andalouses le *brave*; plus d'une peut-être se serait sentie disposée à lui accorder les bénéfices de cette douce primauté s'il eût songé à les obtenir; mais rien n'annonçait qu'il eût fait un choix; au contraire, on observait en lui des habitudes de recueillement et de piété qui contrastaient avec son goût passionné pour la musique et pour la danse. Quand sa journée était finie, il allait s'asseoir tantôt sur le bord du Gave, près de la chute la plus bruyante, tantôt dans la chapelle de Bétharram au pied du chevalet de fer où brûlaient les cierges du purgatoire; quelle âme souffrante voulait-il aider... ? on l'ignorait.

Dans l'esprit des jeunes filles qui ne pouvaient expliquer ses contradictions, il en naissait un mystère qui ne les intéressait que davantage à sa destinée; quand à celles qui croyaient saisir le mot de son cœur dans l'énigme de sa conduite elles l'environnaient de cette estime respectueuse qui s'attache à un engagement fidèlement observé; elles en parlaient comme d'un vœu religieux; l'amour était alors chose grave et presque solennelle; chacun accoutumé à l'honneur en soi-même l'honorait dans autrui; on n'était pas d'accord néanmoins sur cela qu'aimait Alguaro on ne pouvait dire si elle était de Saragosse ou s'il l'avait rencontrée dans ses voyages; on avait voulu d'abord que ce fût une Manuela de Burgos, puis on parla d'une Safia de Valence et d'une Rodriga de Barcelone; mais toutes ces suppositions qui n'étaient que d'adroites tentatives pour surprendre le secret du jeune étranger échouèrent contre sa réserve opiniâtre.

La plupart des hommes, moins pénétrants que les femmes, s'arrêtaient aux apparences; ils croyaient l'Aragonais froid et indifférent; ceux qui auraient craint de trouver en lui un rival dangereux lui savaient gré de son insouciance; les avantages qu'ils étaient forcés de lui reconnaître n'avaient rien qui les alarmât, ils auraient même été ses amis, s'il avait pu oublier comme eux sa supériorité.

« Ce petit homme olivâtre, disaient les autres, n'aime que ses pierres et ses chansons; il ressemble à ces oiseaux de passage qui ne trébuchent dans aucun piège; dès qu'il aura rempli son escarcelle, rien ne le gênera pour prendre son vol, il n'aura pas un fil à rompre. »

Alguaro était confondu ainsi avec le prudent et parcimonieux Catalan; on en faisait un de ces caractères patiens à la peine, rudes au travail, âpres au lucre, qui amassent toujours et ne jouissent jamais; c'était mal le juger; on apprit bientôt que le sang qui circulait dans ses veines était trop bouillant pour avoir eu toujours un cours égal et tranquille.

Les nombreux ouvriers de Coarasse avaient organisé une maîtrise et s'étaient engagés, pour appeler les bénédictions du ciel sur leur compagnon, à présenter des offrandes aux principales oratoires des vallées environnantes; dans une de ces processions, le contre-maître qui, suivant la coutume, portait la bannière nu-pieds, s'étant blessé sur les ardoises de la montagne, fut remplacé par Alguaro; à peine s'était-il remis en route qu'on rencontra un long cortège de pénitents qui allaient en pèlerinage à Lourdes; c'était dans un chemin creux et resserré; chaque procession en dédoublant ses rangs aurait pu passer sans difficulté; mais aucune ne vout céder un pouce de terrain; la querelle s'agrandit par d'anciens ressentiments s'échauffa; des injures on vint rapidement aux menaces, et les couteaux étaient déjà tirés, lorsque l'Aragonais, s'interposant entre les deux parties, s'écria que, puisqu'il y avait rivalité entre les deux bannières, c'était à ceux qui les portaient de vider le différend, et qu'il était prêt, pour son compte, à en finir sur l'heure; mais qu'il fallait auparavant que de part et d'autre on prêtât serment de prendre le résultat du combat pour un jugement de Dieu, et de ne pas faire couler une goutte de sang de plus.

Cette héroïque proposition fut accueillie par une acclamation générale; on mit genou en terre et toutes les mains se levèrent à la fois pour jurer. Un cercle fermé sur les deux combattants leur servit de champ-clos; en un clin-d'œil, on vit Alguaro, après avoir tourné en bondissant autour de son adversaire, le saisir, rouler avec lui sur les cailloux sanglants et se relever seul; il l'avait frappé à la gorge.

Les pénitents demeuraient interdits; leur champion avait la taille d'un géant, et sa force

était prodigieuse; on prétendit que durant la guerre d'Italie il s'était débarrassé de dix archers avec une masse d'armes qui pesait presque autant qu'un engin de guerre, et que récemment encore surpris par un ours entre deux précipices, il l'avait enlevé dans ses bras et lancé au fond de l'abîme.

Fiers d'une victoire qu'ils étaient loin d'espérer, les compagnons de Coarasse ramenèrent Alguaro en triomphe; il était assis sur un brancard tapissé de feuillage; la bannière flottait au-dessus de sa tête; une foule qui grossissait à chaque pas battait des mains autour de lui et le couvrait de fleurs; il fit ainsi son entrée dans la cour du château où l'argentier du roi de Navarre venait d'arriver pour visiter les constructions; c'était une moustahe grise, un de ces durs soldats de Marignan qui estimait par-dessus tout un bon coup de rapière ou de guisarme; il embrassa donc Alguaro comme s'il eût été un lansquenot, et, quand vint l'heure du souper, il l'admit à sa table.

Après une si haute distinction, malheur à qui aurait osé dire un mot contre l'Aragonais ou qui aurait refusé de mettre chaperon bas en l'abordant; la bannière n'eut plus d'autre porteur que lui; il devint l'arbitre de tous les combats et le *Bastoneiro* de toutes les fêtes. Son audace, sa vigueur, son adresse, ce teint hâve et plombé qui s'enflammait sans rougir, ces sourcils épais et mobiles qui en se joignant se tendaient comme un arc, ces grands yeux dont le noir devenait parfois si tendre et le blanc si effrayant cette humeur tour à tour expansive et réservée, taciturne et pétulante, cette imagination au sommeil sombre, aux éclats inattendus, cette voix enfin dont l'énergique vibration donnait tant de mordant et de fierté à sa parole; tout cela cessa d'étonner, lorsqu'on apprit qu'il sortait d'une de ces tribus de Maures qui se perpétuent dans l'Aragon longtemps après avoir été chassés de la Castille.

Au nombre de ses ancêtres, il comptait avec orgueil le fameux Algiozami; son père, rebelle aux lois de proscription de Ferdinand-le-Catholique, avait tenté de se soustraire à l'exil en se cachant; mais son courage le trahit; il fut saisi par un neveu du *justicia-major* (1), il eut le malheur de blesser son arrogant adversaire, et, traîné aussitôt devant un tribunal inexorable, il fut condamné à mourir de la mort des assassins; Alguaro avait alors dix ans; il vit pour la dernière fois son père au moment où il allait marcher au supplice, et celui-ci lui dit sans s'émouvoir en passant la main sur son jeune front : « Ne pleure pas, mon fils, c'était écrit. — *Lo que ha de ser no puede faltar.* »

Resté seul dans le monde, le pauvre enfant fut accueilli par les chevaliers del *Salvator* (2) à Montréal-del-Campo, sur les confins du royaume d'Aragon et de Valence; il reçut le baptême et fut élevé dans la religion chrétienne. Plein de reconnaissance pour les bontés de ses maîtres et d'admiration pour leurs vertus guerrières, tous ses vœux eussent été comblés s'il avait pu, sous l'égide de leur ordre, passer sa vie à prier et à combattre; son origine était un barrière insurmontable; on lui donna quelques notions des arts pour qu'il pût gagner son pain et il fut envoyé à Saragosse dès qu'on le jugea capable de manier le compas et le ciseau; son génie éveillé par le malheur acheva cette ébauche d'éducation; il répandit sur l'architecture renaissance toutes les richesses du style oriental; mais les deux religions qu'on lui avait successivement enseignées, et qu'il savait aussi mal l'une que l'autre, jetèrent une confusion étrange dans ses pensées; il observait les pratiques de la seconde sans se départir des croyances de la première; c'était la destinée qu'il adorait dans la providence; au sein de l'église il invoquait le dieu de la mosquée; sa foi, au lieu de l'espérance, avait pris pour sœur la résignation; il était fataliste et dévot; racontait une belle action, il aurait tout donné pour en être l'auteur; des pleurs d'attendrissement ou d'enthousiasme mouillaient ses yeux; une grande catastrophe, un crime horrible, venaient-ils au contraire épouvanter la contrée, il en écoutait le récit avec un visage impassible; ça devait être, c'était écrit.

Enfin le jour marqué pour l'inauguration du château, ce jour, qui devait faire époque, arriva; on l'avait annoncé comme une fête royale à son de trompe et de tambourin. Une multitude innombrable rassemblée dès l'aurore se pressait sur les gazons et dans le préau; on y remarquait, outre les habitants des alentours, beaucoup de marchands forains et d'étrangers; ce fut Alguaro qui eut l'honneur de placer sur le portail de l'avenue le bouquet de gui bariolé de rosettes de toutes couleurs; en aucune circonstance il n'avait montré une joie si vive et si folle.

(1) Le *justicia-major*, dont l'origine remonte au neuvième siècle, était un magistrat intermédiaire entre le roi et le peuple; il modérait le pouvoir du premier, il défendait les intérêts du second. Il devint si puissant que les états d'Aragon mirent un frein à son autorité en lui imposant le contrôle d'un conseil de dix-sept membres; il lui resta cependant une influence encore assez grande pour alarmer le despotisme de Philippe II. Ce monarque, voulant en finir avec une résistance qui l'importunait, fit trancher la tête, le 20 décembre 1591, sur la place de Saragosse, à Jean de la Nuza. Ce fut le dernier *justicia-major*; avec lui périrent les *fueros* de l'Aragon.

(2) Ordre militaire et religieux établi en 1118, par le roi Alphonse Ier.

« Regardez-le donc, se prit à dire un de ses compagnons en vidant son pot d'étain sous la charnelle, n'est-ce pas drôle ! il n'a rien bu, et il est plus gai que nous tous.

« C'est qu'il va revoir son pays, répondit un autre ouvrier.

« Ce qu'il y a de bien sûr, ajouta un troisième, c'est que ce n'est ni pour des yeux bleus ni pour des yeux noirs que nous le voyons maintenant si émerillonné. »

Et là-dessus, chacun de dire son mot et de faire ses conjectures; les opinions s'entrechoquèrent comme les gobelets.

(A continuer.)

NOUVELLE D'EUROPE.

(Correspondance particulière de LA SEMAINE.)

Madrid, le 21 août 1847.

« A son retour de la Granja, la reine a été accueillie par la population de la capitale avec une froideur remarquable. On eût dit d'une princesse détronée. On sait aujourd'hui que ce n'est pas une comédie qu'a jouée le ministère dans ces démarches pour amener les réclamations unanimes de la presse; il s'est décidé à en parler à la reine; mais les réponses ont été telles, qu'il a dû renoncer à tout espoir de succès. Quant au renvoi de la camarilla, Isabelle s'est prononcée à cet égard de la manière la plus catégorique. Elle renoncera plutôt, a-t-elle dit, à sa couronne.

« Un parent de Serrano vient d'être nommé à un emploi supérieur dans le service du palais d'été du général ne pâlît pas encore. En revenant de la Granja, la reine l'avait seul pour compagnon dans sa voiture, et l'on a remarqué que ses malles figuraient dans le bagage royal.

« Un mouvement progressiste a été étouffé, sans effusion de sang, dans le Midi, et principalement à Grenade.

« Les ministres, forcés, de donner leur démission, ont supposé un ordre de la reine rappelant Narvaez. On ne sait comment cela se fera pour s'entendre avec Serrano et Concha. Tous trois aspirent au pouvoir et sont jaloux les uns des autres. Ce sera le plus grand obstacle aux projets de Narvaez. Il est placé dans cette alternative, ou de succomber; ou d'avoir recours aux mesures violentes pour l'emporter. On peut croire que ce personnage ne soit destiné au même sort que subit Quesada en 1836. On dit aussi que Narvaez est envoyé par Louis-Philippe pour diriger un plan de conduite tracé à la reine, pour saisir la personne de Serrano, le confiner dans une forteresse et forcer le roi-époux à se reconcilier avec sa femme. Le succès est douteux, d'après la résistance énergique du prince qui, en tout état de cause, ajourne à quatre mois toute réunion, dans un but facile à deviner.

« Le ministère vient de donner sa démission en masse. Salamanca restera seul chargé du portefeuille des finances sous la présidence de Narvaez, qui aura pour collègues Olozoga à l'intérieur, Cortina à la justice, Madoz à l'instruction publique, et Lujan à la marine. C'est un ministère selon le cœur de l'Angleterre que l'on a la prétention de faire.

« Au milieu du désordre général des affaires, le gouvernement vise à se faire reconnaître par une des cours du nord. Une commission de chefs militaires, sous la présidence du comte de Villa-Hermosa, est partie pour Berlin. L'objet apparent de cette mission est d'étudier l'organisation de l'artillerie, du génie et d'autres corps de l'armée prussienne. Mais l'objet réel est de déterminer le roi Frédéric-Guillaume à reconnaître officiellement les droits d'Isabelle II. Le président et ses collègues sont revêtus du caractère diplomatique nécessaire pour mener à bonne fin cette négociation dont l'idée première a été suggérée par les Tuileries. On dit même que l'ambassadeur français à Berlin a reçu l'ordre de préparer les voies. On lui a alloué des fonds pour frais de bals, de banquets, qui doivent servir à introduire la mission espagnole dans le monde diplomatique et officiel de Berlin. Le vicomte de Villa-Hermosa est chargé de remettre au roi de Prusse une lettre autographe de la reine et une épée richement ornée de diamants. Les instructions des envoyés portent qu'ils devront se parer de sentiments très monarchiques, et en même temps se concilier le parti libéral. A leur passage à Paris, ils devront voir M. Guizot et le roi Louis-Philippe, et recevoir d'eux aussi des instructions.

ETATS-ROMAINS. — Les agents de l'Autriche ne prennent plus la peine de dissimuler. L'attitude calme de la population de Ferrare n'a fait que les irriter. Peu de jours après la protestation du cardinal Ciocchi, le gouverneur étranger, le fit sommer, par un de ses aides-de-camp, d'avoir à lui livrer la garde des portes et des prisons de la ville. Son Eminence répondit que, n'étant à sa disposition aucune force pour résister à cette prétention, il ne pourrait empêcher les Autrichiens de réaliser leur projet, mais qu'il n'y donnerait jamais son consentement. Le général Adersberg, qui avait ses ordres, passa outre. Bienôt Ferrare fut envahie par ses troupes, et le légat ne répondit à tant d'arrogance que par une seconde protestation digne de la pré-